EURO CINEMA

le reflet de la vie moderne

périodique mensuel

n° 27 prix : 12 F

PRIX BELGIQUE 120 F. ITALIE 1000 LIRE

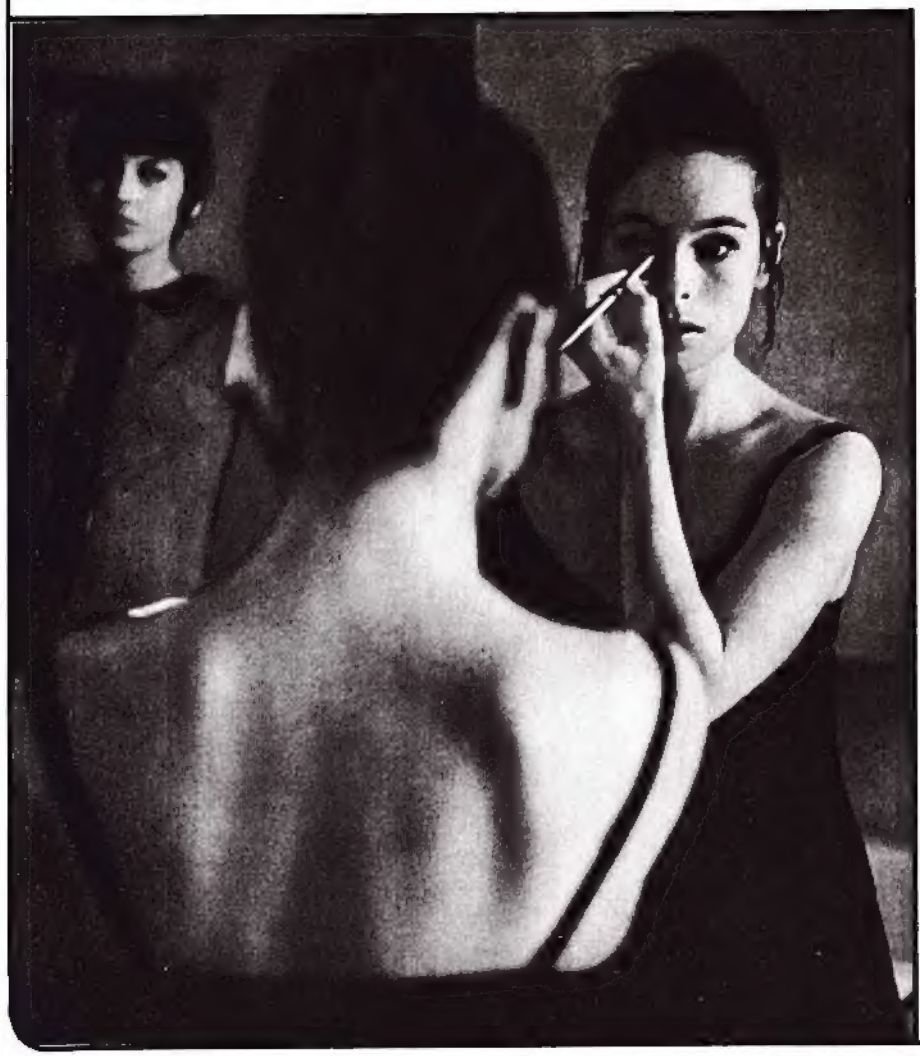
DOMINIQUE DAREIL

FOTO BRUNO OLIVIERO

par Janine Freydefont

PLEIN SOLEIL SUR LES CANDIDATES AU TITRE DE « MISS CINÉMA »

C'est à Cannes, sur la plage Mashou-Beach, qu'a eu lieu le plus attrayant concours du monde. Celui qui devait décider, parmi quelques beautés sélectionnées, laquelle aurait droit au titre envié de Miss Cinéma. Deux des candidates décidèrent, en dernière minute, qu'elles ne voyaient pas d'inconvénient à se montrer « topless ». Ce que ne désapprouvèrent nullement les jurés du concours : José Luis de Vilallonga, le photographe Tonio Villarejo, Pierre Guénin (rédacteur en chef de « In »), le cinéaste Jean Rollin et le journaliste Guy Montreal.



Géraldine Chaplin : *ne détruisez pas votre type ! Devant ce conseil fracassant de Géraldine Chaplin, beaucoup ont cru qu'elle faisait ainsi allusion à son compagnon le réalisateur espagnol Carlos Saura. Loin de l'avoir détruit d'ailleurs, Géraldine n'a cessé de l'inspirer et d'exalter son talent. Non ! La fille aînée de Sir Charlie Chaplin explique : « Je conseille toujours aux femmes de ne pas détruire leur type physique, en cédant aux sollicitations intéressées des esthéticiens. Mieux vaut s'admettre telle qu'on est, comme le fait Liz Taylor. Un jour, un photographe m'a trouvée « adorablement simiesque ». Pourquoi pas ? Et j'ai fait en sorte, loin de vouloir me sophistiquer, de rester le plus naturel possible... En dehors des maquillages nécessités dans les éclairages des sets, bien entendu ! » — Géraldine, même sur le plan idées, ne s'est jamais laissée influencer par son succès international. Quand elle arrive à Hollywood, elle le fait sans armes ni bagages et encore moins conférences de presse. Au fond, elle n'aime tourner qu'avec Carlos Saura. Et nous la voyons ici dans « La Madriguera » de ce dernier, où elle a pour partenaire l'acteur danois Per Oscarsson. En ce moment, Géraldine tourne « Nashville » aux U.S.A.*

LA GYMNASTIQUE FLUIDIQUE

Le titre du film anglo-américain « Keep it up » peut se traduire : « Tiens-toi raide ». Cela peut se prendre dans le sens moral ou physique, évidemment. La blonde Linda Marie y entreprend, devant un professeur des plus experts, une gymnastique savante, qui révèle de la psychothérapie de groupe. Linda Marie, ainsi en extase physique (à gauche), se sent baignée de fluides bénéfiques, aptes à lui apporter une plénitude de corps autant que d'esprit et dont, comme il se doit, l'érotisme n'est pas exclu. Même chose pour l'héroïne de « Docteurs From (oh !) Copenhagen », qui exhibe sa beauté devant deux amies étendues : celles-ci, dans ce film américano-danois, reçoivent aussi ses « fluides ». De plus en plus, et le cinéma en tient compte, le corps est reconnu porteur de mystérieux messages vitaux. Toute une partie de la médecine d'avant-garde admet cette évidence, longtemps négligée.

FLASHESCINÉMA

CINÉFLASHES... d'Espagne par Javier Duran

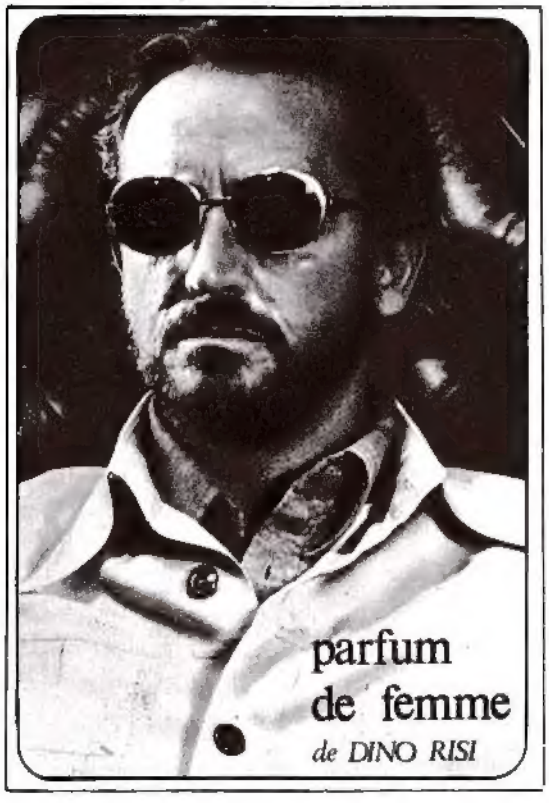
ENCORE L'AVORTEMENT

L'un des plus grands succès commerciaux de la saison a été « Avortement criminel », d'Ignacio F. Iquino. Ce film a préparé le chemin à d'autres titres, touchant un sujet qui passionne la jeunesse espagnole, dans sa part la plus chaude et évolutionniste. Vient de sortir « Tu ne tueras pas » (« No Mataras »), réalisé par César F. Ardavin, avec Angela Molina et Tony Isbert. Il y est question de fiancés passionnés, de la grossesse précédant le mariage, de l'avortement, de l'opinion publique, etc. Angela et Tony y sont beaux et remarquables.

Une horrible histoire du romantique Becquer venue d'Espagne

Ce célèbre écrivain de « Le Mont des Ames », « Miserere » et « La Croix du Diable », suivait l'inspiration romantique et tourmentée d'Edgar Poe, en renchérissant sur la terreur. Cette « Croix du Diable » J.J. Porto et J Molina l'ont adaptée pour le cinéma, et l'Anglais John Gilling en a fait un film avec Carmen Sevilla (surtout connue en France comme partenaire de Luis Mariano, mais désormais vouée au drame), qu'entourent Adolfo Marsillach, Emma Cohen, Ramiro Oliveros, Tony Isbert, etc. Sera-ce le feu vert pour un rush des cinéastes sur l'œuvre fantastique de Gustavo Adolfo Becquer ?

***MARY ET MADELEINE COLLISON**, que l'on a vues dans des films fantastiques et dans « Come Back Peter », sont, en titre, « les jumelles du naked » à Londres. Un peu comme, à Paris, le sont les deux sœurs, également jumelles, Jill et Viviane Lucas, vedettes très applaudies d'un spectacle nu, et que Philippe Bouvard nous a montrées à la télévision. Mais ne pensez pas que tourner sans le moindre voile n'ait pas posé de problèmes à Mary et Madeleine : « Nous avions beau demander à Marie-Madeleine, notre patronne, de nous inspirer, ont-elles déclaré, nous devions nous encourager l'une l'autre pour ne pas virer à l'écrevisse ! C'est horrible dans un film en couleurs ! Malgré tout, comme nous ne faisons rien l'une sans l'autre, ça a un peu facilité les choses. Et puis, nous nous disions : « Après tout, nous sommes nées nues... Alors ? »*



***VITTORIO GASSMAN** méritait depuis longtemps le prix d'interprétation masculine, qu'il a obtenu à Cannes pour « Parfum de Femme », de Dino Risi. Sa carrière, au théâtre et au cinéma, est l'une des plus complètes de ce temps, et il fait partie, avec Mastroianni, Tognazzi, Manfredi, de cette constellation de comiques italiens qui ont renouvelé l'art de faire rire en créant des types humains inoubliables. Rien que sous la direction de Rici, Gassman, depuis « le Fanfaron » jusqu'à « Parfum de Femme », en passant par « Au nom du peuple italien », a tourné onze films. On dit fréquemment de lui : « Il peut tout faire ». Il n'est pas de domaine de l'activité littéraire, théâtrale, cinématographique, radiophonique, télévisée, qu'il n'ait touché avec talent. Vittorio Gassman a même écrit une pièce – « O Cesare, O Nessuno », basée sur le paradoxe du comédien et la vie d'Edmond Kean, qu'il personnifia sur les planches dans la pièce de Dumas et Sartre – avec laquelle il fit, en Italie, une triomphale tournée. Sa carrière hollywodienne comprise (il fut l'époux de Shelley Winters), on le vit, dramatique, truculent, exubérant, « hénaurme », dans près de quatre-vingts rôles à l'écran. Outre Risi, son complice et ami, il fut employé par Soldati, Lattuada, Monicelli, King Vidor, Robert Rossen, Ferreri, Monicelli, Rossellini, Zampa, etc. Il est de la race de ceux qui s'extériorisent, de ceux qui ont du « coffre », tel un Pierre Brasseur ou un Jean-Pierre Marielle, mais sont aussi capables de délicatesse et d'extraordinaires nuances.*

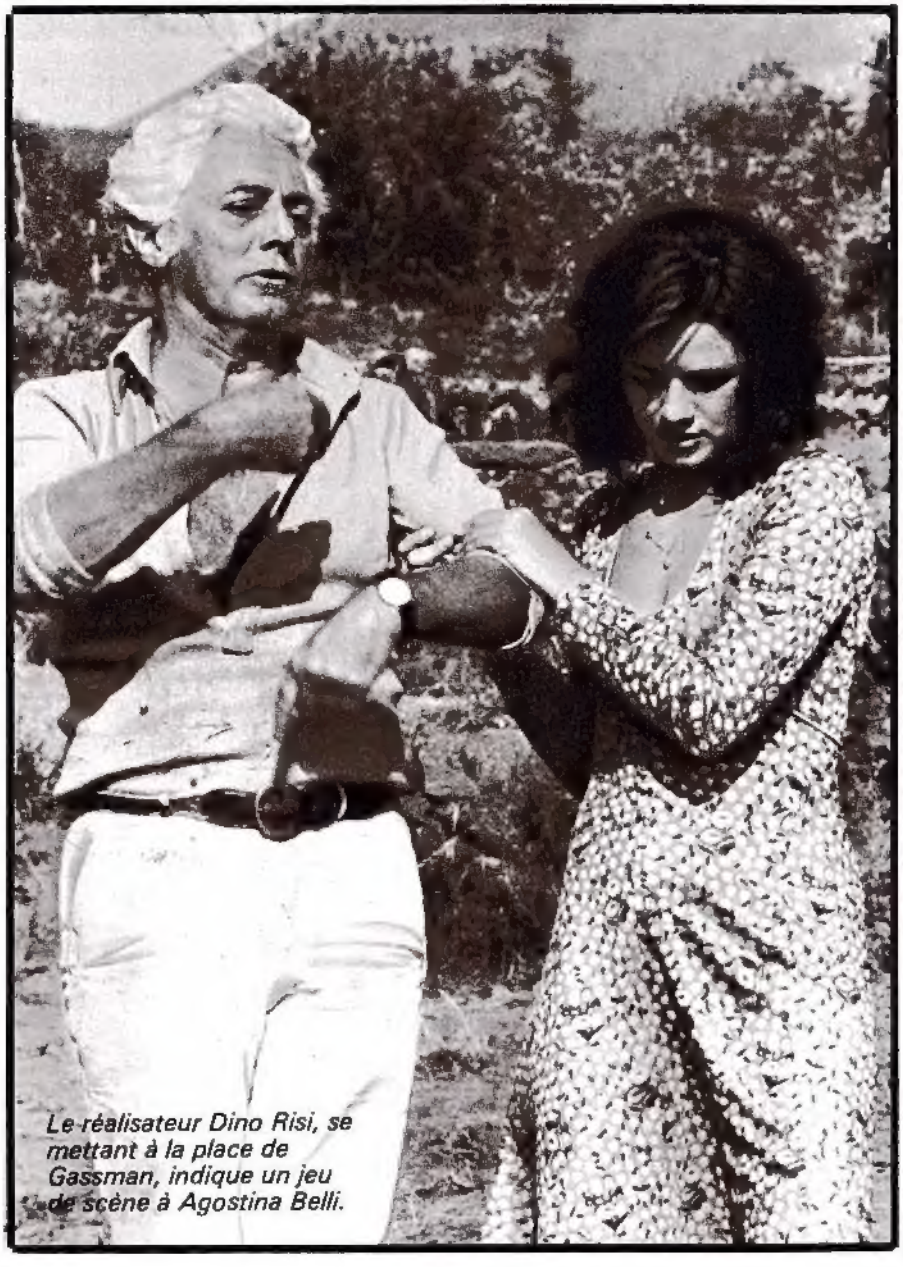
C'est avec des sens déculpés que le capitaine Fausto (Vittorio Gassman) s'est muré, orgueilleusement, dans sa cécité. Jusqu'au dernier moment, il entend résister à la tendresse de Sara (Agostina Belli).

CANNES 1975

Premier prix d'interprétation à Cannes
Vittorio Gassman nous confie :
« Je suis fait pour la tragédie comique »

— Dans « Parfum de Femme », déclare Dino Risi, Gassman incarne un aveugle. Nous sommes allés plusieurs fois, pendant la préparation du film, visiter un Institut pour aveugles et nous avons remarqué cette chose typique d'un aveugle : un œil qui louche. Et comme Gassman imite tout (il imiterait un arbre, un caillou) ça n'a pas été difficile pour lui de loucher. D'autre part, son personnage, celui de Fausto, un géant dans la force de l'âge, capitaine de cavalerie qui a perdu la vue et la main gauche en manipulant une bombe, lors de grandes manœuvres, ce personnage refuse la cécité. Il se comporte en homme qui veut voir, et *il voit*. A la fin, il dit au jeune homme qui est devenu son compagnon, Ciccio : « Je t'ai enseigné à *voir* comment était la vie ». Et en fait Fausto voit : avec les oreilles, avec le nez, avec les sens.

Agostina Belli est désormais [illegible] rivale de [illegible] au box-[illegible]



Le réalisateur Dino Risi, se mettant à la place de Gassman, indique un jeu de scène à Agostina Belli.

UN PHALLOCRATE INVÉTÉRÉ

Nous avons demandé à Gassman :

— Comment définiriez-vous le capitaine Fausto ?

— Comme une force de la nature, un géant foudroyé, alors qu'il se croyait invulnérable — tombeur de femmes en plus — à l'abri du sort. Il entend défier ce sort, veille à son élégance, méprise sa cécité. Détestant inspirer la pitié, il fait preuve d'un furieux appétit de vivre. Il manie sa canne avec dextérité, et, jouant avec ses lunettes noires, se comporte comme un homme à peu près normal. Mais ce qui lui manque, ce qu'il déplore surtout de ne plus voir, ce sont les femmes...

— Il est pourtant aimé par une très jolie fille, Sara, que joue la jeune actrice-révélation Agostina Belli ?

— Oui, mais il considère que ce serait déchoir, pour lui, que d'accepter cette tendresse, ce « sacrifice ». Il préfère être odieux envers Sara et laisser à Ciccio, jeune ordonnance de 18 ans, le soin de lui rabattre des prostituées. C'est lors du suicide d'un autre aveugle, Vin-Vincenzo, que nous apprenons à mieux savoir qui est Fausto, ce qui se passe réellement en lui, ce qui se cache sous sa superbe. Il dit à Ciccio : « Je suis le onze de pique, une carte qui ne sert à rien et qui n'existe pas. » Plus tard, faisant une chute humiliante, il se trouve entre un abîme de désespoir et un demi-salut, qui consiste à rappeler Sara, orgueilleusement chassée.

— En somme, accepter l'amour, pour Fausto, serait admettre une abdication de sa personnalité totale ?

VITTORIO GASSMAN, ALESSANDRO MOMO ET MOIRA ORFEI

Dans « Parfum de Femme » entre le regretté Alessandro [illegible] de « Malicia » et Moira Orfei, Vittoria Gassman laisse libre cours à sa prodigieuse verve...

— Oui. Renoncer à son idéal viril, à son individualisme. Il préfère jouer même de son infirmité. Pourtant lorsqu'il ôte ses lunettes, son strabisme le révèle vulnérable. Mais comment, en n'étant plus le fringant, le cynique capitaine Fausto, continuer d'exister réellement ? Cependant, n'en pouvant plus, il rend les armes, il se laisse couvrir de baisers par Sara, il accepte cette autre infirmité qu'est la tendresse, lui le phallocrate invétéré.

— Ressemblez-vous, d'une façon ou d'une autre, au capitaine Fausto ?

— Ce personnage était dans mes possibilités d'acteur. Je le sentais. Quant à Dino Risi, en lisant « Les Ténèbres et le Miel », le roman d'Arpino d'où il a tiré son film, il a tout de suite pensé à moi, a identifié Fausto à ma personnalité, spontanément.

— Risi a dit : « Un Marlon Brando aurait pu jouer Fausto d'une façon intéressante, même s'il fallait renoncer avec lui au comique sinistre ». Qu'en pensez-vous ?

— Que Fausto étant italien, Brando, malgré son immense talent, aurait risqué de passer à côté de sa spécificité foncière. Risi a d'ailleurs reconnu ça...

— Par où ce rôle d'aveugle pas comme les autres vous a-t-il séduit ?

— Par sa dimension dramatique. Fausto me change de personnages qui projettent plus à l'extérieur qu'ils ne donnent à penser. J'aime le comique pour le comique, et ce que la caricature peut avoir de valable, dans son exagération même. Mais, avant tout, je crois être fait pour la tragédie comique, celle qui, sous les ridicules, révèle un aspect authentique de la nature humaine.

Pour préciser sa pensée, autour de « Parfum de Femme », Vittorio Gassman nous renvoie à ces propos de lui, publiés dans « Tempo » :

— La corde la plus solide, dans le film, est le rapport de tendresse avec le jeune Ciccio (Alessandro Momo), rapport que j'avais déjà affronté, avec Trintignant, dans « Le Fanfaron » de Risi. Et c'est justement le sentiment de la paternité que j'exprime de la façon la plus naturelle et la plus heureuse, au théâtre également. Une paternité-amitié qui est aussi protection, loyauté et défi. Le capitaine Fausto est un aveugle qui ne veut pas l'être et qui s'écroule, à la fin, non pas à cause de son infirmité, mais parce que comme tous les hommes, il est rempli de peurs, et recherche désespérément un contact. « Parfum de Femme » n'est pas une histoire de cécité mais de solitude ».

« Parfum de Femme » nous montre, auprès d'Agostina Belli, un Gassman pathétique ou, pour mieux dire, un Gassman « tragédien comique ».

MYLÈNE DEMONGEOT
PAUL GUERS et MICHEL DE RÉ
DANS UN INCROYABLE JEU DE LA VÉRITÉ SEXUELLE...

LES NOCES DE PORCELAINE

De Roger COGGIO

« LES NOCES DE PORCELAINE », de Roger Coggio, nous mettent devant un cas. Celui d'un homme et d'une femme, Bruno et Jeanne, qui, ayant convié leurs amis les plus proches à passer le week-end dans leur résidence secondaire d'Ile-de-France, se révéleront des êtres tout à fait différents de ce qu'ils croyaient.

Il s'agit là, au départ, autour des époux, d'une société policée où, dans le luxe et le calme, on s'entend à demi-mot et où, semble-t-il, rien ne peut arriver d'inconvenant ou de dérangeant.

Et pourtant, dans « Les Noces de Porcelaine », l'inattendu arrive, balayant soudain le quant-à-soi, la pudeur, l'équilibre apparent des invités comme une tornade.

Alors, toute la nuit, tandis que la campagne alentour subit la violence d'un orage déchaîné, le groupe, dépassant tous les tabous, s'abandonne à une sorte de bacchanale sans limite, tous croyant trouver dans ce très charnel amour unanime la solution à tous leurs problèmes...

MYLÈNE DEMONGEOT et MICHEL DE RÉ

Roger Coggio — acteur remarquable et cinéaste-acteur original du **Journal d'un Fou** de Gogol — voudrait, avec ses **Noces de Porcelaine,** faire œuvre de libérateur sexuel.

— La malédiction du sexe, dit-il, due en partie à l'éducation que nous donne notre civilisation judéo-chrétienne, cette honte nous a marqués d'une empreinte maléfique. C'est d'elle sans doute que tentent de se libérer mes personnages. Représentatifs d'une certaine bourgeoisie, ils décident d'aller jusqu'au bout d'une expérience difficile où, à un moment donné, la sexualité joue la part décisive

— Avez-vous eu l'intention, pour mieux nous convaincre, d'être subversif ?

— Nullement J'ai voulu traiter mon sujet avec équité. Les hôtes comme les invités, dans **Les Noces de Porcelaine,** ont découvert ensemble cette honte de la sexualité dont nous aussi, à des degrés divers, avons été un jour victimes, et ressentent, les uns vis-à-vis des autres, certaines pulsions équivoques qui, dès lors qu'elles sont camouflées, sont assumées d'une manière étonnante. Cela à la faveur d'une fête totale, où, entre autres, apparaîtra l'ambivalence de la femme. La vérité des personnages est soudain éclairée d'une lumière éclatante. Ce qui n'osait pas dire son nom est avoué.

— Toute la soirée, dit Roger Coggio, Bruno, aidé par l'excitation de l'alcool, avec la complicité de Cécile et d'Héléna, va jouer une cruelle et drôle de comédie de la vérité, avec obstination, même lorsque lui montent aux lèvres, comme un hoquet, des relents de son enfance, jusqu'à ce que tombent les masques et les vêtements.

La conclusion ? Au petit matin, dans la lumière implacable du jour, lavée par la pluie nocturne, confronté au drame soudain de l'existence quotidienne, chacun doit bien se rendre à l'évidence que rien n'est résolu et qu'il sort brisé de cette expérience

— Où est la solution, alors, puisqu'on ne peut ni vivre seul ni vivre à deux ? demande Roger Coggio. Et que deviendront-ils, ces petits mariés du bord de la route, qui regardent, sans comprendre, finir dans la chienlit et dans un car de police, l'épopée dérisoire de Bruno et de ses amis ? Je laisse au spectateur le soin de l'imaginer...

Roger Coggio, et pour cause, est un excellent directeur d'acteurs, c'est-à dire qu'il laisse aux siens leur personnalité originale, tout en sachant les mettre à l'aise dans un climat très particulier. **Les Noces de Porcelaine** nous montrent Mylène Demongeot (Julia), Françoise Giret (Cécile), Colette Teissedre (Jeanne), Sabine Glaser, Christine Lelouch, Sybil Danning sous un jour nouveau — et persuasif. Bruno, c'est Jean-François Rémi, tandis que Michel de Ré prête sa forte personnalité à Brice, homme de cinéma au caractère retor, que Paul Guers est Michel, et que Pierre Blaise, Jacques Portet et Gilles Behat complétant la distribution masculine.

Michel de Ré a dit :

— Ce que nous demandait Coggio — assumer la seule issue possible du film — était difficile, beaucoup plus difficile qu'on ne le croira peut-être à la vision. Mais Coggio nous a mis en évidence, en urgence, pour

qu'éclatent les petits ambarras, pour que bougent les piètres secrets.. Pour que nous offrions le véritable sens des personnages, et qu'ils se dirigent vers leur sort authentique, qu'il soit libération ou condamnation.

BAS LES MASQUES

Bruno, architecte renommé, et sa femme Jeanne n'ont évidemment aucun souci d'argent. Leur accueil est des plus agréables. Voici Robert, bras droit de Bruno, sa femme Juliette avec leur jeune fils Dany. Michel, marchand de tableaux et ami très particulier de Jeanne, est là aussi, de même que Brice, l'aîné de la bande — roublard scénariste de cinéma — et sa jeune maîtresse, Julia. Quant au fils adoptif du couple, Mathieu, jeune musicien au bord de la gloire, il a amené sa toute récente épouse, Nathalie, qui ne le quitte pas d'une semelle. Il y a également Serge Masson, éditeur dans le vent et sa moitié, Cécile, qui exerce le métier de chirurgien. Il y a même une surprise : Héléna, la sœur de Bruno, arrivée le matin même de New-York où — nous le compendrons plus tard — elle s'était exilée après le mariage de son frère.

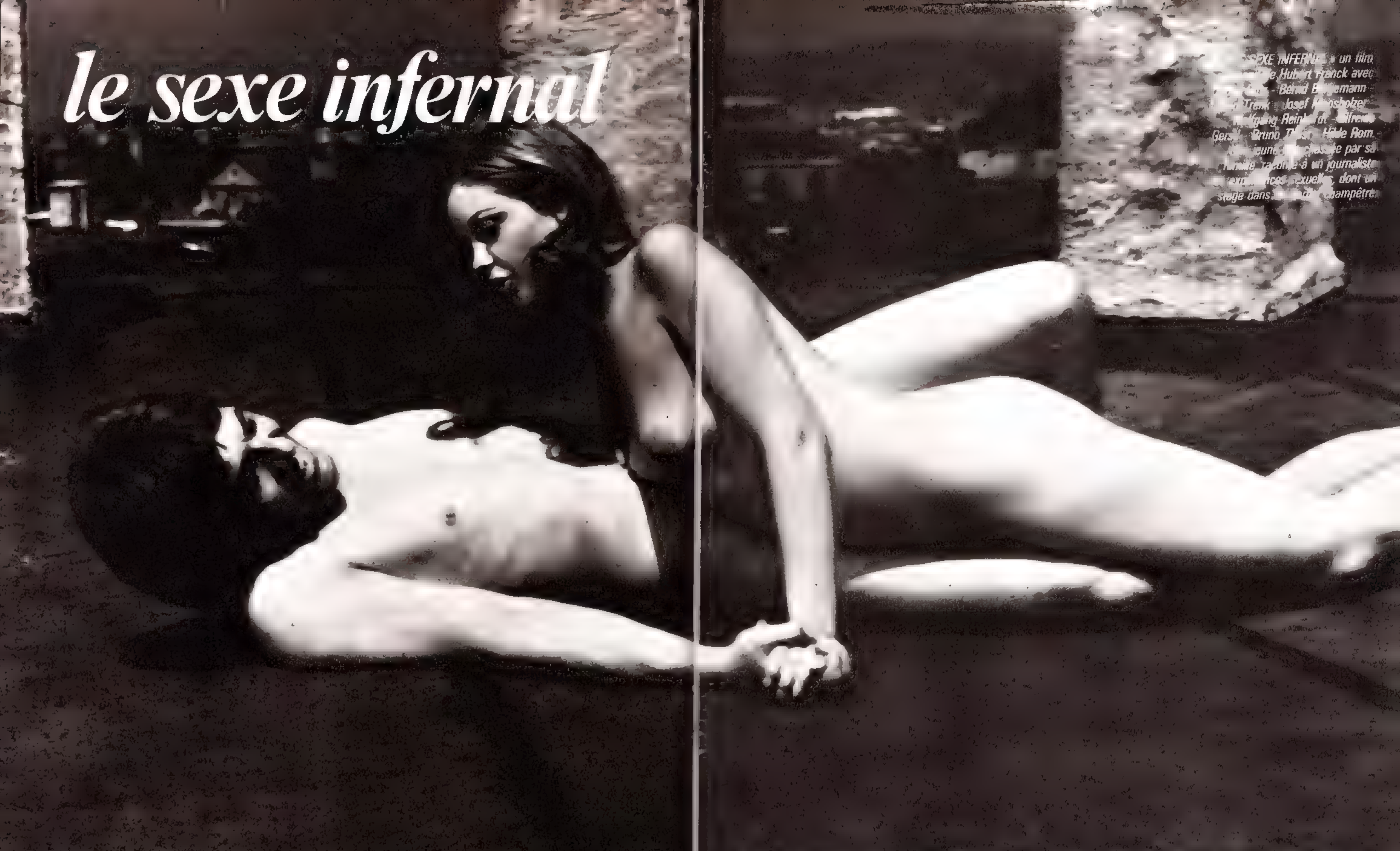
On sent que Roger Coggio, en psychologie implacable, a étudié tous les tenants et les aboutissements de ces individualités diverses. Il commente :

— Bruno a voulu cette soirée et il l'a voulue avec tout le cérémonial méticuleux du grand monde. Tenues, tables parfaites, maître d'hôtel ne sont pourtant là que les symboles de l'hypocrisie dont le maître de maison a bien perçu qu'elle est le cancer qui ronge le groupe. Il voudrait l'en guérir ce soir-là, et que sautent les masques, afin que chacun, regardant enfin sa vérité en face, ne se cache plus derrière le personnage qu'il joue. Oui, que chacun assume son vrai moi, avec ses vices et ses vertus !

Dans **Les Noces de Porcelaine** la belle mécanique mondaine a vite d'étranges grincements. Serge dit qu'il ne pourra pas rester et il reste. On annonce d'abord que Cécile est retenue à la clinique, et puis elle est arrivée soudain. A la faveur d'un silence rompu, d'une hésitation reprise, d'une phrase banale suspendue, on s'aperçoit que, sous la carapace d'une exquise politesse, bouillonnent des arrière-pensées, des secrets, des intrigues...

G.L.H.

le sexe infernal



…EXE INFERN… » un film
…e Hubert Franck avec
… Bernd B…emann
… Trenk · Josef …sholzer
…lfgang Rein…dt · …
Gers… · Bruno T… · Hilde Rem.
…jeune … par sa
famille raconte à un journaliste
… expériences sexuelles, dont un
stage dans … champêtre.

« LE SEXE INFERNAL ! » Ce titre, à mourir de curiosité, cache en réalité un film osé mais plein d'entrain et de drôlerie, qui est aussi une satire enlevée de la vie provinciale allemande... L'étudiante dont il nous conte les aventures (et les débordements) a les traits de la très vivante vedette berlinoise Ulrike Butz, et celle-ci assume son personnage avec une belle humeur qui ne se dément pas.

le sexe infernal

Ulrique — gardons-lui ce prénom — a pourtant des ennuis, au début du scénario, pour avoir fait de l'auto-stop d'une façon un peu trop explosive. Elle passe en jugement, et s'en tire en fine mouche, on s'en doute. Comme son charme n'est pas sans effet sur un séduisant journaliste-reporter — Bernd Bergemann — celui-ci l'accueille chez lui dans un dessein précis : lui faire un rapport exact de toutes ses activités sensuelles. La liste est copieuse.

Ainsi, Ulrique raconte à Bernd comment, lors d'une fête locale, avec fanfare, pompiers, municipalité décorée, etc.. elle a jugé bon de séduire, dans un grenier, le fils du député — lequel n'est encore jamais passé aux actes. Ulrique se révèle une adroite initiatrice, sans perdre son apparence charmante, sa fraîcheur provocante. Mais, comme l'on surprend les ébats du couple, c'est le scandale. Ulrique est chassée du bercail, toute fille unique qu'elle soit, et contrainte de se débrouiller avec ce seul atout : un corps qui est une merveille de la nature.

Ulrique explique à son ami Bernd :

— Pas un instant, je n'ai songé à monnayer mes biens physiques, oh non ! Je trouve que l'amour est une chose trop merveilleuse pour qu'il se traduise en question de gros sous. Même, j'ai préféré m'engager comme bonne à tout faire plutôt que de devenir call-girl ou entraîneuse. Mais je suis tombée sur de bien curieux patrons !

En effet, sonnant à une porte bourgeoise en vue de cet emploi, Ulrique est reçue par des garnements qui tiennent à lui prouver, illico, qu'ils pratiquent sans vergogne le droit de cuissage. Cela se passe sur un billard propice. Entre temps, alors qu'elle prend un bain, Ulrique accueille généreusement un ouvrier en bâtiment, et connaît avec lui le septième ciel, dans la baignoire. Comme sa curiosité sexuelle est grande, elle veut absolument, un peu plus tard, prouver à un jeune homosexuel à son goût qu'il aurait intérêt à la connaître par le menu ; cela nous vaut une poursuite, tous charmes au vent, qui ne manque pas d'humour.

« Le plus simple, pense ensuite Ulrique, est d'achever mon éducation dans une maison de joie ». Elle devient ainsi, non par intérêt mais par curiosité, pensionnaire d'une maison Tellier campagnarde, où l'on mène le plus joyeux train, ces messieurs de la ville voisine venant volontiers alléger leur libido chez ces dames. Et c'est ainsi qu'Ulrique revoit le fils du député, qui, vite la dépasse en science amoureuse. Leur consommation répétée finit par irriter les autres pensionnaires, qui accusent Ulrique de « gâcher le métier ». L'une d'elles la chasse, nue et crue, en pleine nature. Bah ! Ulrique ne s'en fait pas pour autant. Elle a bien raison puisque, peu après, le journaliste la recueille, en recueillant en même temps ses savoureuses confidences.

Et la fin est érotiquement morale. Ulrique et Bernd finissent par faire l'amour sur la terrasse de l'immeuble, ce qui sidère et intéresse fort les voisins. Ils n'ont aucun complexe à s'épanouir, au soleil, en jeux savoureux.
Après quoi, c'est le mariage et la réconciliation familiale pour Ulrique. Sans doute Bernd, en lui donnant son nom, a-t-il pensé : « Une épouse très avertie en vaut deux ».

EUROCINÉMA

ENTRE ÈVE ET ÈVE, L'INTIMITÉ EST REINE

« Flossie », [illegible] érotique qu[illegible] y est d'une [illegible] intimité. L[illegible] des interp[illegible] touche du r[illegible] cependant, [illegible] main morte [illegible] érotiques féus[illegible] faire pénétrer [illegible] qui, se croyant [illegible] indiscrets, se livr[illegible] qu'aurait approuvé [illegible] grecque. Mais bah [illegible] l'art nous prouve que, [illegible] beauté, il y a rarement [illegible] vice. Vadim, qui fut, en [illegible] le meilleur introducteur [illegible] à l'écran français, croit [illegible] vérité du nu. Il écrivait récem[illegible] propos d'érotisme : « Comme [illegible] se réjouir que la méchante pe[illegible] de vigne soit enfin tombée ? » [illegible] suédois ont eu de l'avance sur nous [illegible] dans ce domaine. Mais, aujourd'hui [illegible] nos réalisateurs (et Vadim le premi[illegible] mettent les bouchées doubles pou[illegible] rattraper.

Ce problème, « Prostituzione », le film de Rino de Silvestro, l'envisage à sa façon — sans le résoudre, mais avec beaucoup de percutant. On n'y montre pas « le plus vieux métier du monde » sous des couleurs roses. C'est un film d'une violence crue, mais authentique. Une nuit, on découvre une jeune fille assassinée, dans une grande ville d'Italie, en une rue fréquentée par les respectueuses. Elle n'appartient pas à leur groupe. Qui est-elle alors ?

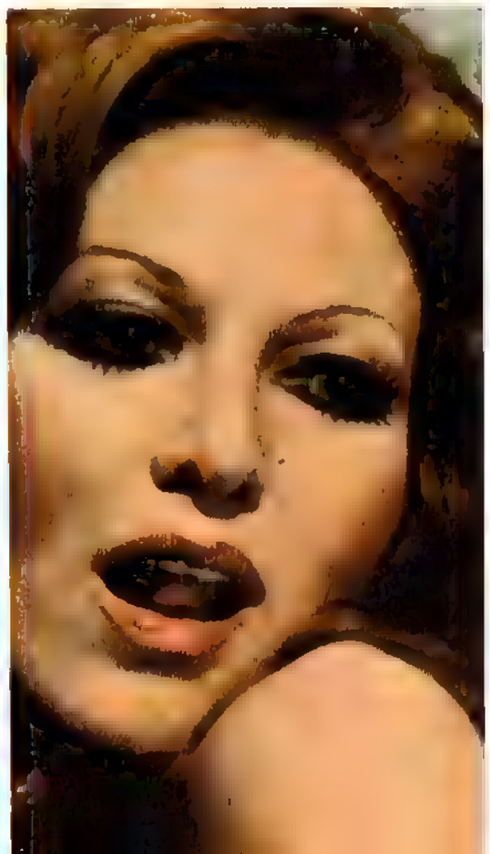
— Nous apprenons que Gisèle a été étudiante d'Université en même temps qu'une call-girl de luxe. Mais, alors, que faisait-elle dans cette rue misérable ? Au cours de l'enquête menée par le commissaire Macaluso pour rechercher l'assassin, nous sont révélés les mille visages de la prostitution : le sadisme, la perversité, les clients particuliers, le monde dissipé et violent qui tourne autour des parépatéticiennes. Je me suis efforcé de rendre l'aspect le plus authentique d'un milieu qui existe. Pourquoi tant de complaisance ? Parce qu'on mythifie trop la prostitution. Elle a ses victimes comme ses brebis galeuses.

PROSTITUZIONE :

Un étonnant témoignage sur la sexualité des « ANGES DE L'AMOUR » EN ITALIE...

La prostitution est la chose au monde la plus discutée. Elle partage l'opinion publique. Qui affirme : « Vendre son corps est chose ignoble ». D'autres prétendent : « Si la prostitution n'existait plus, le nombre de viols, de détraquements sexuels décuplerait ». Il y a du vrai dans ces deux façons de voir.

Alors que le libre plaisir est chose honorable, dit le docteur italien Philippo d'Agosti, comment une jeune femme peut-elle permettre, moyennant espèces sonnantes, de livrer au premier venu le vase sacré de l'humanité ? Ce sociologue vivait au 19e siècle. Depuis, tout à évolué. Mais le problème de la prostitution est toujours en suspens. Marthe Richard, après l'avoir vouée à l'enfer, est persuadée que, désormais, les prostituées (et pourquoi pas les prostitués, car ils existent ?) devraient avoir leur statuts, être affiliés à une sorte de sécurité sociale. Mais ne serait-ce pas mettre, doublement, l'amour en carte ?



PROSTITUZIONE

Une galerie de prostituées... et un travesti.

« Prostituzione » nous fait le portrait, plein d'un réalisme troublant, de filles qui vivent de leur corps. On assiste au viol de Benedetta par une bande de jeunes désœuvrés. Nous voyons de très près Immacolata (autrement dit : l'Immaculée !) qui, par sa passion de l'homme, recherche des clients de plus en plus exigeants, et faisons connaissance avec Primavera, qui a perdu son amant parce qu'il était amoureux de sa propre fille. Quant à Tina, le travesti, il a beau rechercher l'élément viril ; il ne peut se dépêtrer d'autres travestis, fatalité sur sa route. Et Macaluso, lui, poursuit son enquête. Gisèle, la disparue, était liée à un étrange trio : Mme North, soi-disant créatrice de haute couture, receleuse en fait, et amie d'importantes personnalités ; Michel Esposito, fiancé de Gisèle, mais aussi amant de la North ; le Dr. Rossi, respectable père de famille et industriel solide en apparence, en réalité maniaque sexuel — lequel, nous apprend l'enquête, ne parvenait à prendre du plaisir qu'en voyant les ébats de Gisèle avec ses clients de rencontre. Et cela à l'insu d'Esposito. Le meurtre de Gisèle est-il dû à la jalousie subite de celui-ci, à une vengeance, à un acte de sadisme de l'industriel voyeur ou à un crime fortuit ?

— A ce moment-là, explique le réalisateur, un certain Faustino entre dans l'histoire. Pour tout le monde, son métier est celui de photographe. En fait, il tourne chez lui des films pornographiques. Il fait partie du cercle de Mme North. De plus, il est maquereau et maître-chanteur. Il sait tout, comme sait tout le voyeur, comme sait tout, aussi, Esposito. Chacun d'eux connaît la vérité de l'autre. Mais qui est le coupable ? Le commissaire Macaluso ne tarde pas à le savoir. Le tueur et ses complices, après une hallucinante poursuite, est arrêté.

« Prostituzione » a une distribution de choix. Le film brosse un tableau sans complaisance et, répétons-le, exact de la vie des « filles de joie » en Italie, ainsi que des milieux qu'elles hantent et du milieu lui-même. Rino di Silvestro — bien servi par Maria Fiore, Elio Zamuto, Krista Nell, Magda Konopka et Aldo Giuffre, dans le rôle du commissaire — sait, à la fois, nous montrer la sexualité telle qu'elle est, selon un cadre choisi, et nous donner à réfléchir sur le monde du plaisir et sur la prostitution.

EMMANUÈLE RIVA

Il faut avoir vu Emmanuèle Riva, au théâtre d'Orsay, dire et mimer le « Canto General » ; de Pablo Neruda, pour se rendre compte de ce qu'est une grande actrice. Au milieu du groupe de musiciens et chanteurs chiliens les Aparcoa, elle faisait corps avec les cris blessés du poète, et son incantation justicière :

PHOTO MARIE DOLARD «AU LONG DE RIVIÈRE FANGO»

Une Emmanuèle Riva comme vous ne l'aviez jamais vue...

Même si les pas foulent cette place pendant mille ans,
Ils n'effaceront pas le sang de ceux qui tombèrent
Et l'heure où vous êtes tombés ne s'éteindra pas,
Même si des milliers de voix traversent ce silence.

En marge de "Au long de riviére Fango...

Emmanuèle Riva, qui est elle-même poète, s'imbibait de l'âme même du peuple chilien opprimé ; elle exposait sa revendication, ses blessures, se transformait, à travers des rythmes authentiquement folkloriques, en une pasionaria. Elle savait plonger ainsi, avec ses compagnons, jusqu'aux « racines de la terre folle du Chili, de son peuple pensif, minier, militant », comme l'a dit Neruda.

Une heure plus tard, Emmanuèle Riva gambadait à travers les rues de la Rive Gauche. Après la représentation, elle rentrait, seule, mais riche d'enthousiasme, vers son appartement sous les toits, à deux pas de la Huchette. Elle m'avait dit :

— Ce « Canto general », je ne le joue pas ; j'entre en lui, je deviens poésie. Des gens me disent : « Supporter cela, sur scène, ce doit être écrasant ». Non. J'assume toute cette vibration, tous ces fluides, et c'est miraculeux. Je ne sens pas la fatigue. Seulement, deux heures avant d'entrer en scène, je me recueille, je suis avec Neruda. Oh, ça ne consiste pas à jeuner. Au contraire : je mange un bon bifteck et bois de l'excellent vin.

Emmanuèle Riva, qui restera la légendaire héroïne d'« Hiroshima mon Amour », ne pose jamais au monstre sacré ; elle doit préférer, à tout prendre, les sacrés monstres. Elle vibre de vie, de besoin d'activité ; elle est contre le laisser-aller, la passivité, l'incurie. Elle a un brasier en elle et cela se voit. Elle aurait pu, après « Hiroshima » et sa coupe Volpi à Venise pour « Thérèse Desqueyroux », s'installer dans une carrière solide, traditionnelle, et elle a cherché l'aventure, la qualité, l'avant-garde, à l'écran comme au théâtre ; elle a joué Copi, Pinter, Audiberti ; tourné ses derniers films avec Arrabal et Sotha, du Café de la Gare. Ne jamais piétiner, ni faire crédit au plus facile ; ne jamais s'embarquer dans une aventure qui vous trompe par rapport à ce que l'on est vraiment — « C'est pourquoi, m'a-t-elle dit, je n'ai pas joué en fin de compte » Un Tramway nommé Désir », de Williams, bien que le personnage de Blanche Dubois me fascine. A la dernière minute, j'ai senti que quelque chose, dans la réalisation de cette pièce telle qu'on la présente, ne collait pas avec moi. J'ai un instinct pour ça ; à crier... » Mais c'est nous, devant cette intransigeance, qui avons envie de protester : Emmanuèle Riva était sans doute la seule actrice française capable, actuellement, d'incarner dans sa profondeur cette Blanche déconcertante et meurtrie, en proie

Christine Dejoux et Sophie Chemineau : elles aussi ont choisi de vivre libres au long de la rivière Fango.

L'équipe de « Au long de Rivière Fango », de Sotha connut une aventure exaltante, pendant plus d'un mois, dans la Corse la plus authentique...

à la « folle du logis », et d'y faire oublier Vivien Leigh qui en fit son triomphe à l'écran, auprès de Brando.

Riva a oublié sa déception, à propos du « Tramway », en mettant la dernière main à son nouveau recueil de poèmes « Le Feu des miroirs » — qui paraît après « Juste derrière le sifflet des trains ».

— Je n'écris jamais pour écrire, dit-elle. C'est quelque chose qui s'impose à moi et que je mets sur le papier. Je retrouve ainsi des souvenirs, qu'il s'agisse de ma carrière ou de ma vie privée. Mon inspiration n'est pas continue : il faut que le courant me surprenne, m'habitte.

Entre temps, elle avait eu la satisfaction d'être Mathilde, un personnage très peu commun, dans « Au long de Rivière Fango », de Sotha, auprès de Rufus, Romain Bouteille, Elisabeth Wiener et Patrick Dewaere.

(1) Editions Saint-Germain-des-Prés

— Une aventure extraordinaire ! m'assure Riva. Sotha dit elle-même qu'elle a réalisé ce film pour faire quelque chose avec des gens qu'elle aimait bien. Elle nous a dit : « Voilà, on fera tout, on partagera tout, on ne sera que vingt, ce sera dur mais ce sera beau ». Tous, nous avons trouvé ça fantastique et formidable, c'est vrai. Pendant un mois, on a vécu et travaillé dans le plus beau coin du monde, le long d'une rivière vivante, à quelques kilomètres de Calvi. Mon personnage de Mathilde ? C'est celui d'une femme qui a choisi d'être libre, en pleine nature, loin du système, du conditionnement, des complaisances avilissantes. Mathilde, c'est une nature. Elle est au-delà des sentiments communs, bêtement humains. Elle adopte le mouvement du cycle naturel. Autour d'elle, une petite colonie d'êtres qui respirent, réagissent, font l'amour d'une façon authentique. Mathilde sera implacable quand cet univers d'élection, ce paradis terrestre sans mysticisme facile, sera menacé par l'intrusion de deux étrangers. N'importe si l'un des deux est son propre fils. C'est un absolu que Mathilde protège.

LE BONHEUR SAUVAGE

Sotha, qui a trente ans, n'a pas fait l'Idhec. Elle a été apprentie-jockey à Chantilly, élève de Rouleau à la Communauté théâtrale et avoue avoir débuté dans le cinéma en « potinant » dans « Cinémonde ». Puis elle se risqua à réaliser de courts métrages, adapta « Fin » de Gilbert Sigaux, son père et écrivain connu, pour la télévision et, mai 68, étant venu, créa le « Café de la Gare » avec « quelques flemmards rencontrés au cours de cette révolution bien parisienne ». Comme chacun sait, le Café de la Gare est un succès : ce qui permit à Sotha de « gratter assez de pognon » pour fonder les films « Coûte que Coûte », et de produire « Au long de Rivière Fango », avec l'aide du C.N.C. Sotha raconte ainsi son film :

— On peut dire que, dans l'ensemble, il s'agit d'un jeune homme abandonné par sa mère à l'âge de deux ans et qui part, un beau jour, à sa recherche pour reprendre tant bien que mal la vie familiale. Sa mère, qui a choisit de vivre à sa guise près des arbres, de l'eau, de la terre, du ciel, n'a pas spécialement envie d'aimer ce jeune homme qu'elle ne connaît même pas. Mais elle veut bien essayer. Quant au garçon, il décide, lui de rester jusqu'à ce qu'on l'aime. Et c'est là que les difficultés commencent. Lui et son compagnon font corps étrangers pour la petite colonie qui vit en système autarcique-dé-hiérarchisé. Deux intrus viennent parler à ces gens éloignés des conventions d'un soi-disant bonheur, de l'opulence d'un monde civilisé que très peu ont connu d'ailleurs puisqu'ils l'ont quitté depuis des années, et que la majeure partie d'entre eux est très jeune.

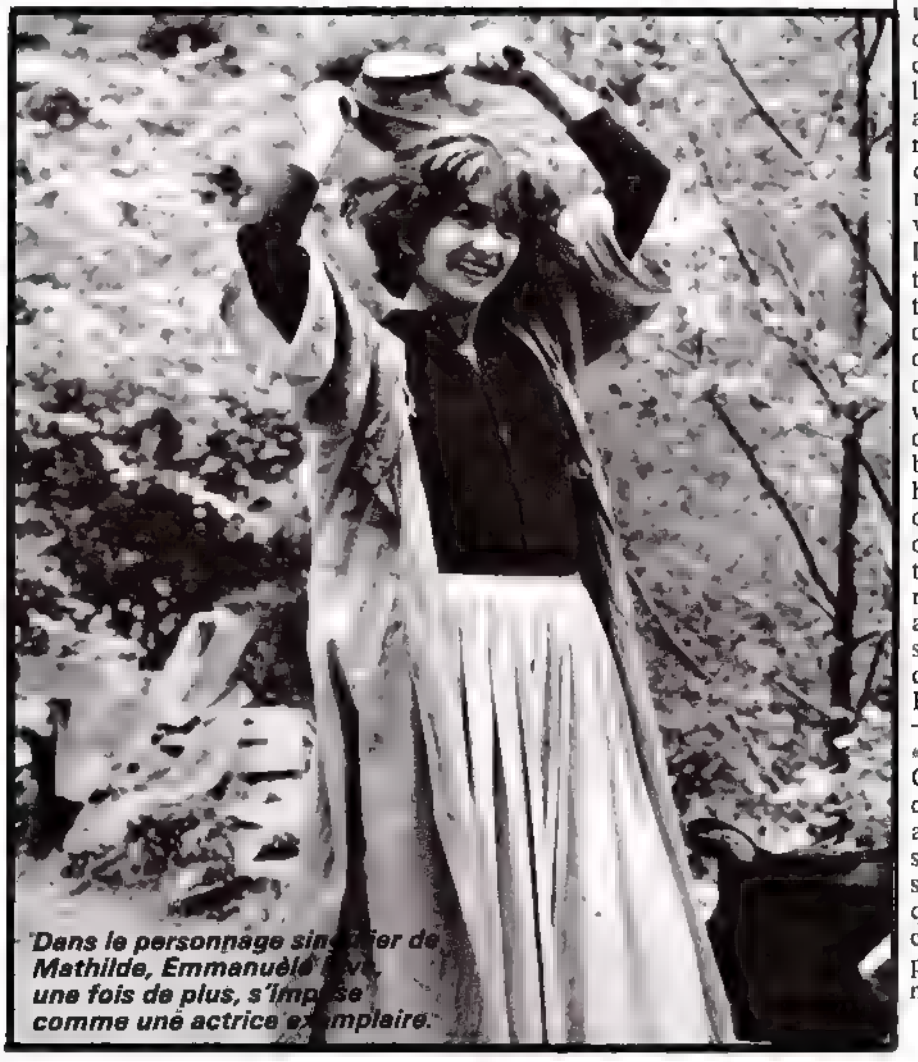
Quant à Emmanuèle Riva, elle précise :

— Mathilde se rend compte que son fils, au milieu de son bonheur et de celui de ses amis, n'est qu'un élément de trouble, une fausse note, une erreur. Certains jugeront sa conduite cruelle, inhumaine. Mais non : c'est autre chose... En fait, devant les deux étrangers blonds, les autochtones — Sotha l'a défini — réagissent comme un organisme contre un microbe : ils s'en débarrassent. Mais réussiront-ils à rester vraiment intacts ?

Le film de Sotha, que l'on étiquète trop facilement à mon sens « western écologique », est surtout riche de poésie vivante, de spontanéité, d'une « aura » qui tient à l'évidence des corps et au cadre où ils se meuvent ; c'est un film, traversé de fluides, sur le bonheur d'exister et sur le bonheur tout court. Or, oser être heureux et accepter sans vergogne de l'être, voilà qui remet des siècles de morale et d'humanisme en question. Sotha résout cela par le naturel, un défi, un rêve de poète — avec la marge de sauvagerie que cela suppose. Il y a de l'humour aussi dans « Rivière Fango » et Romain Bouteille le reconnaît :

— Un humour qui n'a rien du « caustique rigolo » du Café de la Gare. Nous l'avons voulu tout en délicatesse. Il s'agissait d'y être amoureux sans clin d'œil, heureux sans cynisme ni prêche, malheureux sans ce deuxième degré goguenard qui nous sert habituellement de couverture, bref, tout nu. Gros problème pour nous autres, clowns modernes et « compétitifs ».

Gérard DELROY.



Dans le personnage singulier de Mathilde, Emmanuèle Riva, une fois de plus, s'impose comme une actrice exemplaire.

UN FILM FOLLEMENT SEXUEL DE PAUL VECCHIALI

Change pas de main

« Change pas de main », que l'on peut écrire aussi « demain », a toutes les audaces. Le réalisateur Paul Vecchiali n'a voulu y être prisonnier d'aucun genre, et il les aborde tous, ici, avec un brio fort amusant. On peut voir dans « Change pas de main » un pastiche de thriller, une étude sur certains milieux où la pornographie est une industrie, une satire politique, etc. Il y a même dans ce film exubérant, un drame maternel, aux coulisses freudiennes. Le tout très enlevé, et mêlé au leit-motiv imagé de séances de group-sex qui, ici, ont leur raison anecdotique, outre leur côté véritablement explosif.

Il est difficile de raconter « Change pas de main », car l'important se situe dans des circonstances, des jeux de scènes, des gags où fusent un humour grinçant et une désinvolture avoués. Paul Vecchiali a dit : « Noel

Simsolo et moi, nous avions pour base une comédie musicale que nous n'avons pas réussi à monter : « Pornographie », lorsque le producteur Jean-François Davy nous a donné la possibilité de faire, avec ce sujet percutant, une sorte de « série noire » au féminin », où j'appellerais de nouveau toutes les actrices de mon film « Femmes, Femmes », en construisant une histoire autour d'elles. Vecchiali avait, d'autre part, l'idée d'un film comique intitulé « Maintant, les femmes », où celles-ci auraient des rôles habituellement proposés aux hommes. Ainsi est né ce « Change pas de main » plein de verve — qui fait éclater tous les genres, un peu irritant par moments, mais d'une veine et d'un culot désarmants.

En ce qui concerne les acteurs, on note rarement un tel souci de bien faire, dans la note exacte que demandait Vecchiali : Myriam Mezières (Melinda), Hélène Surgère (Françoise Bourgeois), Jean-Christophe Bouvet (Alain), Françoise Giret (Catherine), Michel Delahaye, Howard Vernon s'embarquent avec talent et efficacité dans cette curieuse aventure. Ils assument son côté forcené. « Change pas de main » est le symptôme de quelque chose de différent dans le cinéma actuel. On n'eût pas imaginé pouvoir monter un tel film, tel qu'il est exactement, voici seulement deux ans. On passe sur les défauts ; on salue l'intrépidité de l'entreprise, cocktail d'horreur, de drôlerie, de sexualité

Paul Vecchiali déclare lui-même, à propos de « Change pas de main » :

— Quand un film est terminé, il appartient au public. Personnellement, j'accepte toutes les réactions (et même qu'on déteste le mien), sauf si elles sont malhonnêtes. J'ai essayé d'allier l'unité de temps, le genre « Série Noire », un pamphlet social et un film onirique. Ai-je réussi ? J'ai travaillé beaucoup au tournage, qui m'a fait mal tout le temps. Et puis j'ai été surpris moi même de ce que je voyais au montage. Je crois que tout y est mythologique, avec des ruptures de ton, la vie qui surgit. J'adore les répliques saugrenues, populaires, mais aussi que le réalisme n'intervienne que pour valoriser la mythologie. Si j'avais un axiome, ce serait « Mort au réalisme ! » comme on dit « Mort aux idées reçues ».

Selon cette profession de foi, Vecchiali a réussi son coup avec « Change pas de main ». Il rêve d'adapter « Querelle de Brest », de Jean Genet, à l'écran. Rude tâche. Mais je crois qu'il est l'un des rares à pouvoir risquer cette gageure, avec le coffre qu'elle suppose.

FRANCOISE GIRET ET NOËL SIMSOLO

LA STRIP-TEASEUSE CHANTEUSE MONO MOUR

HISTOIRES D'OUTRE-TOMBE

JOAN COLLINS : « J'AIME AVOIR PEUR... »

Je suis typiquement anglaise en cela, avoue Joan Collins : j'aime avoir peur. Je « marche » terriblement dès qu'il est question de fantastique et d'horreur. Je suis étonnée quand l'on me dit que ce genre, en dehors de la Grande-Bretagne, est considérée comme à part, et ne s'est jamais absolument assimilé au spectacle normal. A Londres, on déguise les gosses en Frankenstein, en Dracula. Cela fait partie du folklore de base de l'éducation des enfants britanniques. Pourquoi ? Evidemment, il y a là une part de mystère. Je crois tout simplement que les jeunes cerveaux aiment la puissance contenue dans le fantastique. Ils sont plus proches que les nôtres des terreurs essentielles de l'humanité. Nous, les adultes, nous aimons avoir peur, au cinéma ou au théâtre, pour mieux goûter notre sécurité, le confort environnant...

Mais il y a certainement autre chose, reprend Joan Collins. L'humanité, dans sa marche vers la civilisation, a échappé à des dangers terribles, à des dangers terribles, à des face-à-face monstrueux avec des êtres mi-humains mi-animaux que nous n'imaginons même plus aujourd'hui. Cela est resté marqué dans notre subconscient. Et il suffit d'un fait singulier pour que notre inquiétude originelle se ranime. Si nous y prenons plaisir parfois, c'est comme si nous écoutions une très vieille chanson, une complainte légendaire. Cependant notre moi est irrésistiblement impressionné par les circonstances atroces qu'ont connues nos ancêtres. C'est net !

HISTOIRE D'OUTRE TOMBE

Joan Collins menacée par un fou

Comme l'on demandait à Joan Collins — qui fut l'inoubliable « Brune brûlante » d'Hollywood — pourquoi elle avait accepté le rôle « terrifiant » de Joanne Clayton dans « Tales of the Crypt » (Histoires d'Outre-Tombe), elle répondit :

— Un peu pour crever un abcès ! Je me trouvais seule, un dimanche après-midi, attendant des amis, dans un bungalow du Devonshire, en pleine campagne, quand je sentis que j'étais observée et, mieux, menacée. Ce fut une conviction lente, insinuante, et qui devint violente tout d'un coup. Alors, tournant ma tête vers la fenêtre du living, j'aperçus un individu, masqué par un foulard noir, qui semblait me guetter. Chose horrible, il tenait un couteau dans la main. Je me tins coite, saisie, avec cependant l'envie de hurler. Comme si je n'avais rien vu, je sortis de la pièce que je fermai à clé, et montai dans la chambre. Là, je m'aperçus que je n'avais pas le téléphone à ma disposition. Or, l'homme devait guetter encore, en bas. Jusqu'à quand serait-il là, me sachant à sa merci ?

« Je passai plus de deux heures ainsi, plus morte que vive, avec l'horrible vision de ce type masqué et de son couteau. Normalement, mes amis auraient dû être de retour des courses qu'ils étaient partis faire à la ville voisine. Eh bien non ! Le temps passait, passait, il était sept heures du soir, en hiver, et j'étais plongée dans un véritable maléfice. Enfin, vers huit heures, j'entendis l'auto de mes amis. S'étonnant que je ne leur ouvris pas, ils heurtaient violemment la porte d'entrée. Par la fenêtre, je leur criai : « Prenez garde ! Un homme armé rôde autour de la maison ». Ils me crurent à peine d'abord, puis plus du tout quand ils eurent fait, en vain, le tour du bungalow. Nulle trace du sinistre inconnu. Et, au cours du dîner, ils me plaisantèrent évidemment sur ma vision, et ma « blague réussie ! »

« Jamais je ne pus convaincre ces amis qu'en fait j'avais côtoyé un grand danger, la mort peut-être. Ils saluèrent mon « imperturbable sens de l'humour », alors que je tremblais encore à me remémorer l'affreuse chose. Ils mettaient mon état nerveux sur le compte de mon talent de comédienne. J'en suis restée traumatisée, vous l'imaginez !

« Joanne Clayton, mon personnage, a une émotion plus bouleversante encore, en regardant

Joan : une criminelle qu'on terrorise

par la bow-window, lors des fêtes de fin d'année. Elle aperçoit un père Noël qui ne tarde pas à la terroriser. Mais elle n'est pas aussi innocente que je l'étais dans le Devonshire. Elle vient de tuer son mari, tout simplement. Et les choses se compliquent d'une façon inéluctable pour elle du fait que son innocente petite fille, ne comprenant rien à ce qui se passe, veut aider le vieux bonhomme quand il se présente. Pour Joanne Clayton, c'est une seconde tragédie qui commence. On a bien voulu me dire qu'en Joanne, je suis tout à fait vraisemblable. Parbleu ! Tout en jouant devant la caméra de Freddie Francis, je me rappelais mon histoire d'homme masqué ! »

— Joanne Clayton, comme vous, échappe-t-elle au danger ?

— Non, pas plus que les cinq autres principaux personnages de ce film de terreur à sketches : elle se retrouve dans une sinistre crypte qui est le lieu où les gens vont quand, ayant commis un acte diabolique, ils sont morts sans repentir.

Joan Collins prétend désormais :

— En mimant sur le plateau cette Joanne terrifiée, j'ai détruit l'obsession de la peur éprouvée dans la maison de mes amis. Vous comprenez cela ? Ce fut comme une séance de psychanalyse décisive !

« THAT GIRL IS A TRAMP »

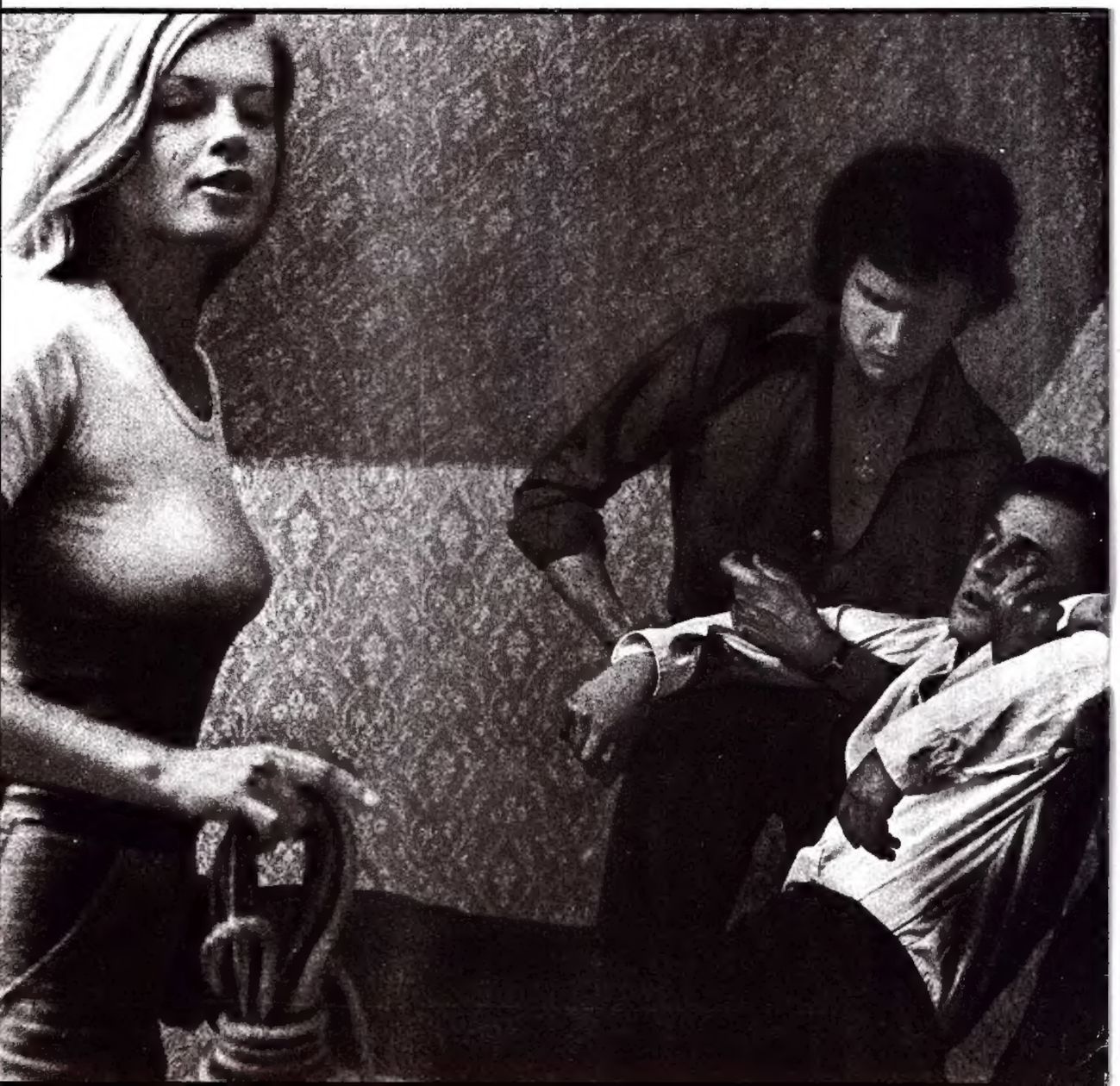
La belle Sabine, qui se morfond dans la maison paternel et attend davantage de la vie, décide de s'échapper. C'est alors qu'elle rencontre Julie. Toutes deux gagnent leur premier argent en posant comme nues pour des photographes amateurs. Très vite elles comprennent qu'elles peuvent gagner plus d'argent avec leurs atouts féminins. Elles vont même jusqu'à alléger un client de son portefeuille. Elles ne sont pas assez fûtées pour échapper à la police, et avant d'avoir compris ce qu'il leur arrive elles se retrouvent en maison de correction. C'est là qu'elles font la connaissance d'Isabelle dont le casier judiciaire est aussi peu vierge que la belle Sabine voit en Isabelle une concurrente en tout que chef de groupe. Elle est décidée à faire croire qu'elle n'est pas une apprentie en matière de crime.
Tout d'abord Sabine met sur pied un plan d'évasion pour le trio et une série de crimes plus professionnels que les précédents. Entre temps elle a fait la connaissance de Robert qui est un jeune avocat tombé amoureux d'elle, et décide à la remettre dans le droit chemin. Il lui conseille de se rendre à la police. A nouveau les trois grâces sont sur un coup, mais sont prises sur le fait sur les sieux du crime. Sabine, qui tient le révolver, ne peut pas se décider à tirer sur celui qui les empêche de s'enfuir. Elles sont toutes trois ramenées dans leurs cellules.
Après ces évènements, Robert a un cas beaucoup plus grave à défendre que ce qu'il n'avait espéré, mais il ne sait pas ce qu'il l'attend...

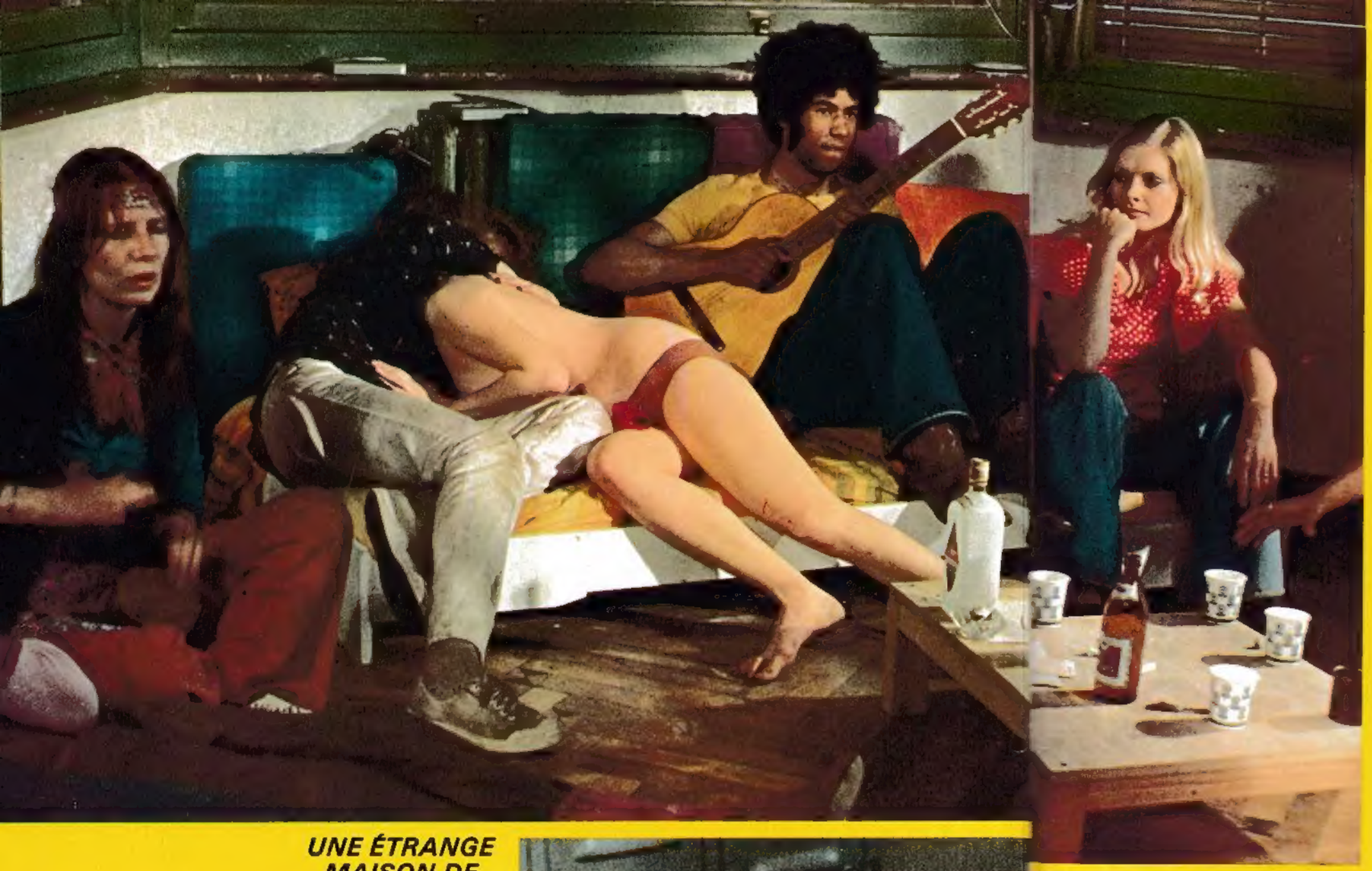
Rares sont les films érotiques qui, d'emblée, aient obtenu un succès aussi spontané que « Les Baiseuses », lesquelles font aussi fortune dans les pays anglo-saxons sous le titre de « That Girl is a Tramp ». Pourquoi ? Parce que ce film franco-belge de Jack Guy diffère assez de ce que l'on a l'habitude de voir sous l'angle purement pornographique. Naturellement, le film contient des *hards,* des passages nettement sexuels, ce qui fait, pour le gros du public — force est d'en convenir — l'attrait de telles productions ; mais il y a aussi dans « Les Baiseuses » l'histoire de deux jeunes filles livrées à la vie — et contraintes de se débrouiller avec les moyens du bord : c'est-à-dire en employant leurs charmes... Cela prend parfois les allures d'une tranche de vie, de document humain, mais, ô miracle ! la ligne du récit reste plaisante, les drames se révoltent par la belle humeur, et, en fin de compte, Bente Nielsen, l'héroïne principale, et ses compagnons d'équipée : Laure Viala, Sam Maree, Yves Collignon se révèlent d'agréables comédiens, dans une histoire piquante.

« THAT GIRL IS A TRAMP »
Un film de Jack Guy en version française avec Bente Nielsen, Laure Viala Sam Maree, Yves Collignon

Le sujet de « That Girl is Tramp » ressemble à une chronique de faits-divers ; mais il offre bien d'autres éléments réalistes pour séduire le public. La blonde et exubérante Sabine (Bente Nielsen), se morfondant et se sentant prisonnière dans la maison paternelle, décide de s'en évader. Elle rencontre Julie, qui devient son amie et sa complice. Toutes deux, très désargentées, décident d'abord de gagner leur vie en posant nues pour des photographes amateurs, ce qui ne va pas sans leur attirer des mésaventures.

— Très vite, explique Bente Nielsen, Sabine et Julia comprennent qu'elles peuvent gagner bien plus d'argent avec leurs seuls atouts féminins, car elles sont fines mouches bien que têtes folles. Elles iront même, par inconscience, jusqu'à alléger un client de son portefeuille. Mais elles ne sont pas des vénales, loin de là ; elles jouent de la vie... dangereusement. Cela les amuse, même si elles frôlent les pires dangers.





UNE ÉTRANGE MAISON DE CORRECTION

— Sabine et Julia font si bien, continue Bente, qu'elles se retrouvent en maison de correction. Mais il semble que les deux évaporées apportent avec elles, partout où elles vont, un climat de folie où la sensualité à sa part ; la directrice même est contaminée. C'est là qu'elles font la connaissance d'Isabelle, dont le casier judiciaire est aussi peu vierge que sa propriétaire. Sabine, très vite, voit en Isabelle une concurrente en tant que chef de mini-gang ; et, par forfanterie, elle est bien décidée à prouver qu'elle-même n'est pas une apprentie en matière de forfaits...

— Voilà qui n'est pas très édifiant !

— Mais qui, dans le film, n'est pas pris au sérieux. Sabine et Julia jouent avec le feu, pour se prouver qu'elles sont libres, audacieuses, sans préjugés. Mais ce sont de braves gosses, au fond. Sabine, quand elle veut mettre sur pied une série de crimes « professionnels », est plus comique que redoutable ; plus « sexy » que coupable. D'ailleurs, elle a fait connaissance d'un jeune avocat, auquel elle fait subir de très douces violences, en envahissant sa villa ; mais l'avocat comprend bien à qui il a affaire, puisqu'il veut remettre Sabine sur le droit chemin...

— Y parvient-il ?

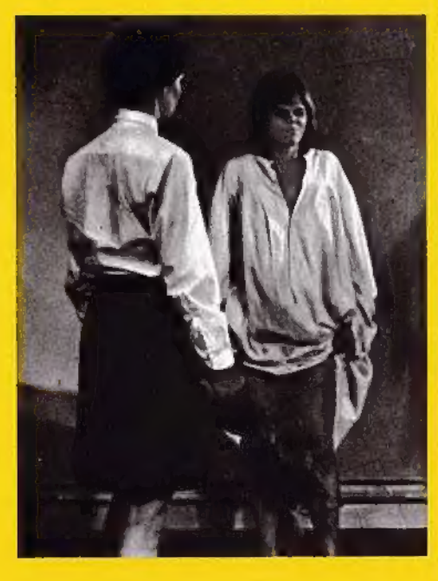
— Sabine, comme son amie, veut pressurer la vie à fond. C'est une gourmande. Mais elle sait que Robert (l'avocat) a raison de vouloir la freiner. Il lui conseille même de se rendre à la police. Pourtant, les « trois grâces » sont sur un coup qu'elles veulent à tout prix réussir. Patatras ! Les voilà prises sur le fait sur les lieux mêmes du « crime ». Sabine, qui tient le revolver, ne peut évidemment pas se décider à tirer sur celui qui les empêche de fuir. Elles seront toutes trois ramenées dans leurs cellules, méditant sur l'inconvénient de jouer les gangsters en mini-jupons.

— Et le brave avocat ?

— Il a pris goût aux « sévices » que lui a infligés Sabine. Il ne songe qu'à recommencer ces jeux savoureux en sa compagnie. C'est pourquoi vous pouvez être certain qu'il la défendra en ténor du barreau et qu'ils auront tous deux, par la suite, de très intéressants tête-à-tête !

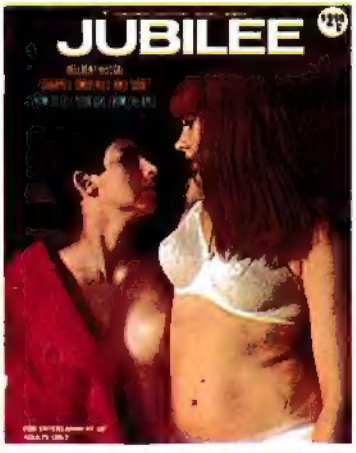
G. S.

UNE ÉTRANGE MAISON DE CORRECTION



LES JOIES DU NUDISME ET DU NATURISME AUX U.S.A.

Si vous êtes curieux
Si vous aimez l'érotisme
Si vous aimez le naturisme
Si vous avez plus de 18 ans



FRANCO
60 Francs

Vous découvrirez tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe américain sans jamais le demander

Je désire recevoir : *les 4 exemplaires des revues* « les joies du nudisme et du naturisme aux U.S.A. »

Nom ..... Prénoms .....
Adresse .....
.....
Code postal ..... VILLE (en majuscules) .....

à retourner accompagné de votre règlement bancaire, postal ou C.C.P. aux :
ÉDITIONS DU SÉNART
91000 ÉVRY - 13, avenue de la République - C.C.P. 8218-61 Paris

Je déclare être âgé de plus de 18 ans

Signature

réservé aux adultes

aucun envoi contre remboursement